

France Delville

La psychothérapie du III^e Reich dans son rapport au signifiant

En 1934, en voulant appliquer la psychanalyse freudienne, l'Institut Göring la reconnaît comme efficace. Mais il faut que ce soit sans les juifs, sans les bolchéviques, qui mettraient en péril la construction de l'Aryen Idéal. Et c'est exprimé ainsi : « Quoique juive la psychanalyse peut être récupérée par nous, c'est bien un juif qui a établi le test sanguin contre la syphilis, cela ne nous empêche pas d'utiliser ce test ».

Bel aveu sur la valeur « objective » à leurs yeux du psychisme humain, simple objet de laboratoire pouvant être manipulé au sens propre dans une éprouvette, et réparé, modifié, adapté en tant que chose absolue, dans une réification que l'on peut vérifier à chaque ligne du programme de l'Institut Göring.

Le numéro 51 des « Collections de l'Histoire » est intitulé « Depuis quand a-t-on peur des fous ? La folie, d'Erasmus à Foucault ». L'avant-propos commence ainsi : « On débattait en mars 2011 d'un nouveau projet de loi visant à renforcer la contrainte sur les malades mentaux. Qu'importe que 50.000 lits de psychiatrie aient été supprimés en trente ans, que les malades abandonnés constituent une grande part de ceux qu'on appelle aujourd'hui les SDF et que les fous soient plus souvent victimes d'agression que le contraire : voici le fou dangereux devenu l'un des boucs émissaires de nos peurs. Paradoxe de l'actualité : c'est le moment où l'on célèbre le 500^e anniversaire de l'Éloge de la Folie d'Erasmus, et les 50 ans de la publication de l'Histoire de la Folie de Michel Foucault. Le Festival de l'histoire de l'art, qui ouvrira ses portes à Fontainebleau au mois de mai, a choisi ce thème pour sa première édition. La folie dans les arts continue de s'habiller de couleurs chatoyantes... »

Plus loin Marcel Gauchet s'interroge sur la folie, qui pour lui reste une énigme : « La folie nous met devant un véritable casse-tête... » dit-il. Quant à la frontière entre folie et raison : « Il y a des tas de fous très raisonnables, capables d'argumenter impeccablement leurs propos. La folie n'est pas le contraire de la raison, c'est le contraire du pouvoir subjectif ».

Question du « Sujet » donc, prise aujourd'hui dans la réorganisation par l'État du champ de la psychologie, prise du même coup dans un discours très capable d'argumenter impeccablement ses propos, un discours sans faille où par exemple l'autonomie du citoyen est explicitement visée. De très raisonnables mesures cherchent à se

conjuguer afin de pouvoir garantir au citoyen (au consommateur ?) des thérapeutes sans faille, avec promesse guérison. Guérison de quoi, là est toute la question. Mais il faudra que le patient, *impatiemment*, puisse en avoir pour son argent, ou plutôt, éventuellement, pour celui de la Sécurité sociale, argent public avec lequel l'inconscient n'aura pas le droit de jouer, ce farceur. Sécurité, voilà le mot. Mais le « Sujet » est-il de ce registre-là ?

Le Sujet Artiste nous démontre que non, il nous démontre que la psychanalyse n'est pas une affaire de statistiques (celle des DSM), qu'elle est une fracture dans la Massenpsychology ou Illusion groupale, et, politiquement, plutôt du côté de la décroissance que de l'enflure.

Le Sujet Artiste (avec l'idée que tout patient dans la cure analytique est un artiste c'est-à-dire un demandeur de création du Sujet en lui) nous démontre que non, surtout depuis le début du XXe siècle où un art est venu magistralement parler l'Absurde de l'Histoire, et cet art c'est DADA, dont les effets sont encore agissants aujourd'hui.

Pour illustrer l'idée de malentendu que Jacques Lacan a si admirablement synthétisée par sa phrase du Séminaire « L'Étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », j'ai voulu mettre en parallèle deux discours, ou plutôt deux « voix », et ce qui dans les voix se cache, comme le dit si bien l'oracle de Delphes (qui ne dit ni ne cache mais donne à entendre).

Ces voix sont celle de Schwitters psalmodiant lui-même sa *Ursonate*, et celle d'Adolf Hitler appelant son peuple à un ressourcement fatal. Qu'est-ce qui donc se cache mais donne à entendre derrière des rythmes qui peuvent sembler similaires ? Derrière le borborygme pré-historique ? Soit la vie, soit la mort, selon l'intention : délier l'autre (l'Autre) ou le lier, le ligoter.

Dans son Discours de Rome, Lacan parle des premiers vagissements de la parole. Qu'en est-il de ces vagissements, avec l'idée que c'est de cela que peut traiter, pour un bénéfice admirable, la psychanalyse ? Alors que, sur le mode de l'injonction, toute invitation explicite à un mieux-être, à une image plus satisfaisante, à un lien social qui serait en pleine santé, ne formera jamais qu'un soldat d'une Weltanschauung annoncée.

La *Ursonate* de Schwitters, avec ses sons martelés si proches des harangues d'Hitler, nous apporte un parallèle fructueux entre la Voix de l'artiste (qui va chercher dans des zones primales – d'avant le dit et même le dire, d'avant le langage, d'avant la Loi, la loi du langage - les potentialités de son Désir, y compris en faisant rupture dans l'Histoire de l'Art, à la recherche d'un « ressourcement » du discours) et la Voix perverse du dictateur, qui peut indiquer (surtout si ce dictateur est Hitler avec « son » Institution psychologique l'Institut Göring), comment fonctionne la perversion qui, dans son savoir inconscient génial, saura où viser génial de *genos* si on veut, puisqu'on est dans une « Ur-histoire » : une question de l'origine de quelque

Ursonate

einleitung:

Fümms bö wö tää zää Uu,
pögiff,
kwii Ee.

1

Oooooooooooooooooooooooooooooooooooooo,

6

dll rrrrrr beeeee bö,
dll rrrrrr beeeee bö fümms bö,
rrrrrr beeeee bö fümms bö wö,
beeeee bö fümms bö wö tää,
bö fümms bö wö tää zää,
fümms bö wö tää zää Uu:

(A) 5

erster teil:

thema 1:
Fümms bö wö tää zää Uu,
pögiff,
kwii Ee.

1

thema 2:
Dedesnn nn rrrrrr,
li Ee,
mpiff tillff too,
tillli,
Jüü Kaa?
(*gerungen*)

2

thema 3:
Rinnzekete bee bee nnz krr müü ?
ziuu ennze, ziiuu rinnzkrmmü,

3

rakete bee bee.

3a

thema 4:
Rrummpff tillff toooo?

4

chose. De Lachose ?

Ressourcement de l'Histoire de l'Art ? Ici il s'agit du moment DADA. Et Schwitters fait partie de cette révolution : dès 1918 il écrit et assemble des bribes d'objets et de textes, appelant ses tableaux « Merz », de « Kommerz und Privatbank ». S'occupant aussi du mouvement De Stijl et de Théo Van Doesburg, la revue Merz sera un pont entre Dada et le Constructivisme, ce qui pousse la poésie de Schwitters d'après 1921 à se rapprocher de la poésie phonétique abstraite. C'est entre 1921 et 1932 qu'il écrit la Ursonate.

En 1937, ses œuvres étant retirées des musées allemands pour figurer dans une exposition sur « l'art dégénéré », Schwitters émigra en Norvège.

Ses écrits doivent beaucoup à la rhétorique du Wortkunst (art du mot), duquel procèdent les déformations, contractions, inventions de mots et de verbes, ou encore les chaînes de pronoms qu'il aime à former (Je te à toi, de toi, moi te je, toi tu me – Nous ?). « Inconvenance, non-sens, ou plutôt le sens contre le sens, on peut aussi dire mot contre mot », écrit un historien. « Cela ne produit pas de sens, mais cela produit un sentiment du monde » dit Schwitters lui-même. Dans cette perspective, il utilise des phrases toutes faites issues de journaux, affiches, catalogues, conversations etc.

Et il va ramener le langage à ses éléments constitutifs, le mot, la lettre, le chiffre... c'est la poésie élémentaire des dadaïstes, constructivistes, plus tard des poètes concrets, des lettristes.

Dans son traité « Du spirituel dans l'art » Kandinsky avait écrit « Un mot qu'on répète (...) finit par perdre toute référence à son sens extérieur. La valeur devenue abstraite de l'objet désigné disparaît ; seul le « son » demeure. Ce « son pur » qui apparaît au premier plan (...) est la pure matière de la poésie et de l'art, la seule matière dont cet art peut se servir et grâce à laquelle il parvient à toucher l'âme ».

Quant à la « Ursonate » (que Moholy-Nagy traduit par « Sonate primordiale », et Arp par « Sonate pré-syllabique »), dite aussi « Sonate in urlauten » (sonate en sons primitifs), c'est un mélange du poétique et du musical, issu de la répétition compulsive - au retour d'un voyage à Prague en 1921 - du motif du poème-affiche fmsbw (1918) de Hausmann. La Ursonate sera un work in progress, Schwitters y mettra la dernière main en 1932.

Ce qui est impressionnant, c'est qu'entre 1921 et 1932 s'élabore la Ursonate tandis qu'entre 1924 (année où Hitler commence à écrire Mein Kampf dans sa prison) et 1933 (année où il prend le pouvoir) se construit l'idéologie diabolique qui fait de Hitler Hitler. Un *medecine man* selon Jung, à traduire par **chamane, prophète, voyant, sorcier** etc. Un pervers manipulateur dans la pleine toute-puissance infantile, sans limite que sa mort effective, du côté de la séduction freudienne, séduction démesurée, perversion démesurée. À l'opposé de la Création : une œuvre de Mort.

La proximité entre les Voix de Schwitters et d'Hitler est frappante pour des causes et effets radicalement inverses. Entre les deux voix (voies), quelque chose se retourne, où se tient l'éthique de la psychanalyse, c'est-à-dire l'abstinence, le retrait, cette « place du mort » du psychanalyste nécessaire à la Vie du patient.

Pour l'artiste radical, qui recherche l'abstraction dans le langage même, quelque chose d'avant le langage, d'avant le discours, quelque chose de la naissance du discours, « ce son pur qui apparaît au pre-

mier plan (...) est la pure matière de la poésie et de l'art, la seule matière dont cet art peut se servir et grâce à laquelle il parvient à toucher l'âme » de (Kandinsky). De même, pour la psychanalyse, intérêt de ce 4^e objet, la Voix, qui peut-être représente le mieux la perte. Perte de quoi ? De la jouissance (= obligation de répéter la constitution mortifère du seul Lieu Connu) de l'imposition par l'Autre de la chaîne signifiante pour un parlêtre « déficient » de par le langage, ce que Lacan décrit de manière assez claire dans l'article sur la famille de 1938 : « L'espèce humaine se caractérise par un développement singulier des relations sociales, que soutiennent des capacités exceptionnelles de communication mentale, et corrélativement par une économie paradoxale des instincts qui s'y montrent essentiellement susceptibles de conversion et d'inversion et n'ont plus d'effet isolable que de façon sporadique. Des comportements adaptatifs d'une variété infinie sont ainsi permis. Leur conservation et leur progrès, pour dépendre de leur communication, sont avant tout œuvre collective et constituent la culture ; celle-ci introduit une nouvelle dimension dans la réalité sociale et dans la vie psychique. Cette dimension spécifie la famille humaine comme, du reste, tous les phénomènes sociaux chez l'homme » (...) L'imago (de la mère) pourtant doit être sublimée pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social, pour que de nouveaux complexes les intègrent au psychisme. Dans la mesure où elle résiste à ces exigences nouvelles, qui sont celles du progrès de la personnalité, l'imago, salutaire à l'origine, devient facteur de mort.

L'appétit de la mort. – Que la tendance à la mort soit vécue par l'homme comme objet d'un appétit, c'est là une réalité que l'analyse fait apparaître à tous les niveaux du psychisme ; cette réalité, il appartenait à l'inventeur de la psychanalyse d'en reconnaître le caractère irréductible, mais l'explication qu'il en a donnée par un *instinct de mort*, pour éblouissante qu'elle soit, n'en reste pas moins contradictoire dans les termes ; tellement il est vrai que le génie même, chez Freud, cède au préjugé du biologiste qui exige que toute tendance se rapporte à un instinct. Or, la tendance à la mort, qui spécifie le psychisme de l'homme, s'explique de façon satisfaisante par la conception que nous développons ici, à savoir que le complexe, unité fonctionnelle de ce psychisme, ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions ».

De l'insuffisance congénitale des fonctions naît le masochisme premier, la passivité première - au-delà du principe de plaisir - recherche de ce moment éclaté, insistant, *in-évitable*, de ce débordement par l'Autre, où se constitue le discours inconscient, le symptôme, le nouage, la corde de rappel. *Nost-algie*, donc, des borborygmes, des « vagissements », nostalgie de l'holophrase. Le son pur de Kandinsky n'a-t-il pas à voir avec l'Un de l'holophrase, avec son poids énigmatique d'avant la séparation ? Dans un séminaire de Lacan Didier-Weill aidant un jour à la création du concept d'*objet perdu* « Voix », la psychanalyse gagnait un outil supplémentaire pour tenter d'accueillir, ouvrir le Désir du Sujet, en amont des trois autres (objets perdus), de manière logique et pas chronologique... quoique... avant l'oral, l'anal et le regard, cette voix fut entendue dès l'intérieur du ventre maternel... Pour la bonne « cause », cette « zone » (topologique) énigmatique doit être préservée, il ne faut pas mettre la main sur elle, sinon l'on accroît le désastre, on éloigne le Sujet de son Désir, car : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Faire silence pour

entendre le « qu'on dise ». Qu'on dise, simplement. Le Sujet qui dit « je suis », signifié - le dit - réduit à sa valeur minimale, basculant vers le signifiant.

Et par cette phrase Lacan resitue bien l'enjeu, pour le parlêtre, que soit rejeté, comme un château de cartes vers l'arrière, vers son Ur-atelier de langage, tout ce qui est venu se plaquer sur son désir potentiel, pour, éventuellement, jouir d'une vision-audition (image sonore du signifiant) unique, à lui. *De son appartenance*, dit encore Lacan.

Freud - ce « linguiste » pour Lacan - avait exprimé les risques du « discours » par rapport à la « parole » au sujet d'Adler, président en 1908 de la Société psychanalytique de Vienne, et qui la quitte en 1911. Adler, pour Freud est « l'une des nombreuses orientations psychologiques qui sont hostiles à la psychanalyse, un système, ce que la psychanalyse évita soigneusement d'être, une élaboration secondaire, comparable à celle que la pensée vigile fait subir au matériel du rêve ». Sur ce mode, le matériel s'adresse au « moi », car il est traduit, détourné, compris de travers.

L'ambivalence de l'accès à cette « zone », (d'avant la loi, d'avant le langage, au bord de la structure), c'est que, pour l'artiste il (cet accès) manifeste la singularité de son Désir, c'est-à-dire de son ek-sistence, unique, tandis que pour le pervers, le Dictateur, dans le rapport à son Objet - la Masse - cet accès manifeste la manœuvre de piétinement de cette loi symbolique qui devrait donner existence à l'autre. Le Dictateur sait viser là. Et cela, Jung le décrit très bien, comme si sa « psychologie des profondeurs » avait un lien privilégié avec ce dont il s'agit. Savoir inconscient du dictateur depuis la nuit des temps, mais qui, chez Hitler, a poussé son projet de manipulation jusqu'à s'allier les outils de psychologues pour oser sa politique. Un exemple précis se situe au moment où il envisage d'annexer la Tchécoslovaquie, et évalue les capacités de réponse des adversaires, les partenaires de Munich. Il « sait » qu'ils vont laisser faire.

En 1934, en voulant appliquer la psychanalyse freudienne, l'Institut Göring la reconnaît comme efficace. Mais il faut que ce soit sans les juifs, sans les bolchéviques, qui mettraient en péril la construction de l'Aryen Idéal. Et c'est exprimé ainsi : « Quoique juive la psychanalyse peut être récupérée par nous, c'est bien un juif qui a établi le test sanguin contre la syphilis, cela ne nous empêche pas d'utiliser ce test ».

Bel aveu sur la valeur « objective » à leurs yeux du psychisme humain, simple objet de laboratoire pouvant être manipulé au sens propre dans une éprouvette, et réparé, modifié, adapté en tant que chose absolue, dans une réification que l'on peut vérifier à chaque ligne du programme de l'Institut Göring.

Mais psychanalyse tellement efficace à leurs yeux, également, qu'elle sera adaptée dans toutes les directions possibles pour répondre à TOUS les problèmes rencontrés dans le CONTRÔLE de la santé mentale et physique du peuple allemand, pour la construction d'hommes et de femmes, d'enfants, destinés à n'être que des ouvriers, des soldats, des géniteurs dans un État idéal et tout-puissant (pour mille ans, ce qui signifie pour toujours). Tout devenait possible pour l'Institut Göring, et sous des formes qui pouvaient, pour certaines, c'est le piège, apparaître comme socialement objectivement bonnes pour le citoyen, le soldat, l'ouvrier, la mère. Une prise en charge de toutes les difficultés aussi bien matérielles que psychiques. Et ceci à

l'aide des théories d'Adler, immédiatement exploitables car d'orientation éducative et sociale. Sans la complicité de leur auteur, il faut le préciser, Adler, juif converti au protestantisme, ayant émigré aux États-Unis en 1924.

Le travail de l'Institut Göring, colossal par l'ampleur de ses réalisations à l'hôpital de jour, par l'aide aux pauvres, par la formation de thérapeutes, création de diagnostics, de tests, aide à l'éducation, aide aux usines, aide aux soldats etc. etc. est exactement une arborescence d'applications de ce que Freud et Lacan ont défini comme une négation de la psychanalyse, car une négation du Sujet.

Ce qui ne saurait surprendre, car le projet de répondre à toutes les demandes - et déjà à celles du Pouvoir qui, en promettant, garantissant des solutions aux demandes objectives et/ou supposées des individus ne fait qu'alimenter sa propre toute-puissance - est un déni au fait que « la demande est intransitive et sans fond », et que le véritable Sujet ne peut s'édifier qu'à rencontrer cette intransitivité. Déni aussi de ce que : « La chaîne signifiante est faite d'anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux » (Lacan, *Écrits*, p. 502), car le fantasme sociétal se noue lui aussi sur le mode de RSI. Donc ce que veut une société, ou un groupe, politique, lui échappe, et lui échappera toujours, autant que ce que veut l'individu. La demande d'une « société » est inaccessible en tant que demande (est inaccessible à la « cause » de la demande), et sa réalisation (rapport au Réel) lui échappera d'autant plus. Sauf à « contrôler », ce qui était clairement la visée de la Psychothérapie du IIIe Reich.

Que la « demande » d'une société soit inaccessible est toujours dur à entendre pour une société, représentée par ses représentants (politiques cette fois), qui, eux veulent circonscrire la demande : c'est la justification de leur élection, avec les gages à apporter pour la permanence de leur règne.

Que la demande soit inaccessible est une idée toujours refusée par les sociétés, sauf exception : les sociétés de psychanalyse. Comme éthique, bien sûr. Dans la réalité, c'est plus difficile. Mais c'est une éthique voulue par Freud. Le 21 mars 1919, lorsque fut créée la République hongroise des Conseils, Ferenczi fut titulaire de la première chaire de psychanalyse à l'Université. À Budapest la psychanalyse fut courtisée de tous côtés, mais Freud resta prudent, le 20 avril 1919, il écrivit à Ferenczi : « De la retenue ; nous ne sommes faits pour aucune espèce d'existence officielle, nous avons besoin de notre indépendance tous azimuts. Peut-être sommes-nous aussi fondés à dire : que Dieu nous protège de nos amis. Des ennemis jusqu'à présent nous sommes venus à bout. Et puis il y aura un après, où nous devrons de nouveau trouver notre place. Nous sommes, et restons libres de toutes tendances, sauf une : « faire de la recherche et aider ».

Ce que veut une société lui échappe, sauf à vouloir « contrôler », et l'Institut Göring fut, sans le savoir - ou plutôt en refusant de le savoir - la mise en acte du « désir » d'un seul homme, développé dans *Mein Kampf* des années auparavant...

Ce *savoir* pourtant effleura Jung, c'est ce qui apparaît dans son analyse d'Hitler d'octobre 1938, mais il n'en tira aucune conséquence politique, qui aurait été s'enfuir, alerter, entrer en résistance. Mais son interview d'octobre 1938 touche incroyablement à la Voix d'Hitler. Sa Voix intérieure, son savoir inconscient.

Cette interview permet du même coup de constater à quel point

l'analyse jungienne s'écarte de l'analyse freudienne, car elle est *religieuse*, ce qui convient parfaitement à la nouvelle religion que voulait fonder Hitler, sur fond de paganisme, sur fond d'archaïsme restauré (Wotan, Sturm, importance du Vent, missions de l'Institut Göring en Afrique, où l'art africain était admiré car archaïque), et Göring lui-même était piétiste, et beaucoup s'accordèrent à dire que la psychanalyse plut au Pouvoir - dans un gigantesque malentendu - car elle venait parler de la « psyché », de « l'âme », et, ainsi, rejoignait le Romantisme Allemand.

Le succès du mouvement psychanalytique (L'Institut freudien de Berlin) avait ravivé les idéaux de la philosophie naturaliste allemande, idéaux qui s'opposaient de façon aiguë à la tradition positiviste et matérialiste de la médecine et de la psychiatrie universitaires.

Donc, pour une célèbre interview, Knickerbocker rendit visite à Jung à Küsnacht en octobre 1938, venant de Prague où il avait assisté à la chute de la Tchécoslovaquie. Cette interview de Jung fut publiée dans l'International-Cosmopolitan de Hearst en janvier 1939.

H.R. Knickerbocker, correspondant américain né au Texas en 1898, qui étudiait la psychiatrie à Munich au temps du putsch en 1923, se tourna alors vers le journalisme, et fit la plus grande partie de sa carrière à Berlin. Il couvrit aussi l'Union soviétique (il obtint le Prix Pulitzer en 1931), la guerre Italie-Ethiopie, la guerre civile espagnole, le conflit sino-japonais, l'Anschluss en Autriche, et le Munich Pact, la Bataille d'Angleterre et la Guerre du Pacifique. En 1949 l'avion dans lequel il était s'écrasa au-dessus de Bombay.

La première question que Knickerbocker pose à Jung est : que se passerait-il si on enfermait Hitler, Mussolini et Staline avec du pain et de l'eau, se battraient-ils pour manger et boire, ou bien partageraient-ils ? Jung répond qu'étant un *medecine man*, Hitler ne se battrait pas, il se tiendrait à l'écart, parce que sans son peuple il se sentirait abandonné. Les deux autres se prendraient à la gorge, et Staline, étant le plus fort physiquement, gagnerait. Parce qu'il y a deux sortes de chefs dans les sociétés primitives, l'un fort physiquement, l'autre fort des pouvoirs magiques que lui prête son peuple. Selon Jung Hitler n'a aucune force physique, mais des yeux de rêveur, de voyant, nul doute que c'est un chamane, un sorcier, un mystique, un prophète. Comme des tas de gens l'ont exprimé après le dernier Congrès de Nuremberg : depuis Mahomet on n'a rien vu de tel. Et la preuve, c'est qu'il fait des choses qui semblent illogiques, inexplicables, mais que ça marche. D'ailleurs pourquoi « IIIe Reich » ? Personne n'a appelé le royaume de Charlemagne le 1^{er} Reich ni celui de Guillaume le second. Le chiffre trois évoque une hiérarchie biblique, dit Jung (?). Mais l'essentiel est la référence permanente à Wotan, le dieu du vent. Les « Sturmabteilung » (Storm Troops) les chemises brunes, étaient littéralement des « troupes de la tempête ». De même la swastika est un vortex au mouvement illimité, utilisé de manière maléfique (dit Jung). Symboles qui permettent au prophète Hitler de mener son peuple vers un destin que lui seul distingue, à travers des émotions incontrôlables.

Pourquoi, demande le reporter, ce pouvoir ne s'exerce-t-il que sur les Allemands ? C'est parce qu'Hitler est le miroir de chaque inconscient allemand, répond Jung. Il est le porte-voix des murmures inaudibles de l'âme allemande. Il a été le premier à dire à chaque allemand ce qu'il pensait et sentait inconsciemment concernant le destin

de l'Allemagne, spécialement depuis la défaite, lui dire son complexe d'infériorité, complexe d'être le second, le puîné, celui qui est toujours en retard au festin. Le pouvoir d'Hitler n'est pas politique, il est magique.

Et pour comprendre cela, il faut comprendre ce qu'est l'inconscient, continue Jung. L'inconscient d'Hitler est bien plus riche que celui de n'importe qui, et deuxièmement son inconscient a un accès exceptionnel à son conscient, et son propriétaire accepte d'être guidé par cet inconscient. Il écoute les flots de suggestions qui lui sont chuchotées à partir d'une source mystérieuse, et il agit en rapport avec elles. Nous, dit Jung, ces suggestions traversent nos rêves, mais sont inhibées par notre raison, et nous refusons de leur obéir. C'est ce que fait Chamberlain. Hitler, lui, écoute et obéit. Le véritable chef est toujours conduit.

Hitler s'est lui-même référé à sa Voix. Et sa voix n'est rien d'autre que son inconscient, dans lequel le peuple allemand a projeté ses propres « selves », c'est-à-dire 68 millions d'ICS. Son pouvoir vient de là. C'est ce qu'il dit lui-même : il ne peut faire ce qu'il fait que parce que le peuple allemand est derrière lui, et même c'est parce qu'il EST le peuple allemand. Par exemple, contre les avis de ses généraux, Hitler a SU qu'il pourrait envahir les pays sans résistance. À Berchtesgaden, il n'a pas cru aux menaces de Chamberlain que, s'il allait trop loin, l'Angleterre entrerait en guerre. Il SAVAIT que les Anglais ne se risqueraient pas à la guerre. Au Palais des Sports, il a fait le serment sacré d'envahir la Tchécoslovaquie le 1^{er} octobre, et pour la première fois sa voix a tremblé. Mais sa Voix a eu raison (nous savons qu'à Munich il a obtenu les Sudètes, étant censé s'arrêter là, puis qu'il a violé les accords de Munich en mars 1939).

Jusqu'où cela va-t-il fonctionner ? demande Knickerbocker. C'est ce que l'Histoire va nous dire, poursuit Jung. En tout cas, le peuple allemand est persuadé d'avoir trouvé son Messie, son Sauveur. En ce sens la position des Allemands est semblable à celle des juifs, caractéristique des peuples qui ont un complexe d'infériorité. Les Juifs, de par des facteurs géographiques et historiques, entourés de conquérants, revenus du premier exil de Babylone, et menacés d'extinction par les Romains, inventent l'idée d'un Messie qui va les réunir dans une Nation, et les sauver. Les Allemands ont le même complexe d'infériorité car, venant trop tard de la vallée du Danube, ils ont été en retard sur les Français et les Anglais pour construire une nation, trop tard pour les colonies et la fondation de l'empire, et ils sont jaloux. Impossible de parler d'Hitler sans parler de ce qui est arrivé à l'Allemagne, car il n'est que l'Allemagne ».

Les interprétations jungiennes, quoique non-freudiennes par leurs interprétations massives, littéraires, mythologisantes, sont cependant traversées d'un certain savoir sur la haine primale, la rivalité, la blessure narcissique... Adler n'étant pas présent, même si ses théories vont être largement appliquées pour restaurer le sentiment d'infériorité de centaines, de milliers d'Allemands pendant tout le fonctionnement de l'Institut Göring, par contre Jung sera présent, de plus en plus proche des gouvernants, et sa psychologie des profondeurs sera un outil précieux pour fouiner du côté de la Weltanschauung des patients afin de la « rectifier » en Weltanschauung aryenne.

Par quels glissements sémantiques, par quelle utilisation pervers-

se, par quelle manipulation de bribes signifiantes les Associations mises sur pied par Freud à partir de 1902 se sont-elles transformées en Institut Göring, sans que Freud y soit pour rien puisqu'on l'écarte. Rappelons les étapes : à partir de 1902 où, au domicile de Freud, se forme la Société psychanalytique du mercredi, est créée en 1908 la Société psychanalytique de Vienne avec pour président Alfred Adler, qui la quitte en 1911. Freud restera président jusqu'à son départ à Londres en 1938. En 1933 des analystes allemands fuyant le nazisme viendront s'installer à Vienne, et rallier cette Société. Déjà en 1914 dans son livre « Sur l'histoire du mouvement psychanalytique », Freud stigmatisait la « psychologie individuelle » d'Adler, écrivant que sa « psychologie individuelle » constituait une des nombreuses orientations psychologiques qui étaient hostiles à la psychanalyse et dont le développement se situait en dehors de son intérêt. La théorie adlérienne, écrivait Freud, fut dès le commencement un « système », ce que la psychanalyse évita soigneusement d'être. C'est aussi un exemple remarquable « d'élaboration secondaire », comparable à celle que la pensée vigile fait subir au matériel du rêve. ». Et donc, poursuivait Freud, cette psychologie s'adresse au « moi », et le matériel est traduit, détourné, compris de travers. En 1909, avec le voyage de Freud à la Clark University, c'est encore dans un malentendu que se forme le courant-souche de ce qui deviendra l'ego-psychologie américaine, et c'est Ferenczi en 1927 qui ira la renforcer avec Sullivan et Clara Thompson, son analysante. Sullivan est celui qui déclarera qu'en Amérique la pulsion de mort n'existe pas. En 1911 sera fondée l'APA, Association américaine de psychanalyse. En 1910 (Congrès de Nuremberg), c'est la fondation de l'Association Psychanalytique Internationale, président Jung (projet élaboré deux ans avant avec Ernst Jones). Buts : échanges entre pysys de différents pays, et maintenir la spécificité de la psychanalyse théoriquement et pratiquement (en 1925 : tout analyste doit être analysé) Aujourd'hui cette Association compte 10 000 psychanalystes. En 1913 ce sera la rupture avec Jung. En 1918, Freud participera au Ve Congrès de Budapest sur la formation des analystes. Et le 21 mars 1919, la création de la République hongroise des Conseils fera de Ferenczi un titulaire de la première chaire de psychanalyse à l'Université A Budapest la psychanalyse est courtisée de tous côtés mais Freud reste prudent, et le 20 avril 1919 il écrit à Ferenczi : « De la retenue ; nous ne sommes faits pour aucune espèce d'existence officielle, nous avons besoin de notre indépendance tous azimuts. Peut-être sommes-nous aussi fondés à dire : que Dieu nous protège de nos amis. Des ennemis jusqu'à présent nous sommes venus à bout. Et puis il y aura un après, où nous devons de nouveau trouver notre place. Nous sommes, et restons libres de toutes tendances, sauf une : « faire de la recherche et aider ». La République des Conseils avec Béla Kun ne durera que cent trois jours, faisant place à la « terreur blanche » cléricale et antisémite, Ferenczi sera destitué de sa chaire, de son titre de médecin, Géza Roheim, conservateur de musée, sera licencié, après quoi il fondera la psychanalyse anthropologique. Sandor Rado et Jenő Harnick iront à Berlin se joindre au groupe d'Abraham et participer à la fondation de l'Institut psychanalytique de Berlin.

En 1920 c'est donc la fondation de l'Institut psychanalytique de Berlin par Simmel et Eitingon sur les idées de Freud en 1918 à Budapest. En 1922, à Vienne, est fondé l'Ambulatorium, Institut de

formation des analystes, mais pas dans le même accueil enthousiaste qu'à Budapest. Freud envisage même de déplacer le centre de Vienne à Budapest, ou faire venir Ferenczi à Vienne. En 1930, dans sa préface au rapport sur les dix ans de l'Institut de Berlin, Freud écrit que cet Institut a pour fonction de « rendre accessible notre thérapie, créer un lieu où l'analyse peut être enseignée, perfectionner notre connaissance ». En 1931, création d'un Institut de formation des analystes à Budapest. En 1933 les nazis brûlent les livres de Freud à Berlin. En 1934 Matthias Göring, psychiatre ayant adhéré au parti nazi en 1933 prône l'exercice d'une psychothérapie adlérienne débarrassée de ses scories freudiennes comme la sexualité infantile, les références à l'ICS, et intégrant la foi chrétienne et le patriotisme allemand. Il est piétiste (d'un mouvement fondé par un pasteur luthérien du XVIIe), comme Emmanuel Kant, dont Höderlin, autre piétiste, disait qu'il était le « Moïse de la nation allemande ». L'identité allemande dont Hitler allait se faire le chevalier est aussi spirituelle que culturelle et linguistique. Cette notion religieuse est importante pour comprendre Hitler selon Jung, et conséquemment l'institut Göring. En 1934 Matthias Göring, cousin d'Hermann Göring prend la direction de la Société générale allemande de médecine psychothérapeutique, et les psychanalystes juifs soumis à l'interdiction d'exercer le métier de psychothérapeutes doivent la quitter, et fuir l'Allemagne. L'Institut Göring n'aura pas le droit d'analyser des juifs, mais le fera parfois.

Dans son livre « La Psychothérapie sous le IIIe Reich », Geoffrey Cocks écrit que les statuts de 1933 de la « Société générale allemande de médecine psychothérapeutique » manifestaient une certaine anxiété perçante au travers d'un style rhétorique, tandis que les statuts de 1936 de « l'Institut allemand de recherche psychologique et de psychothérapie » refléteront une approche plus pondérée et plus professionnelle. Outre Göring et Linden, le conseil d'administration comprenait des représentants des trois groupes adlériens, jungiens et psychanalystes (Boehm, Muller-Braunschweig, et Schultz-Hencke). L'essentiel de la tâche était le travail clinique, la formation des thérapeutes et des fonctions de conseil. Divers groupes étaient affiliés dans d'autres villes. Dès 1940 l'Institut comprenait 10 sections : administration, direction littérature, Weltanschauung, formation, psychologie criminelle, conseil en éducation, expertise et catamnèse - cas cliniques, hôpital de jour. En 1944 furent ajoutés statistiques et évaluation, conseil conjugal, archives, psychiatrie légale, assistance éducative, psychologie industrielle, test. Dans les statuts de 1936 le premier objectif était la création d'une psychothérapie et d'une psychologie « allemandes » résultant de l'unification des différentes écoles de pensée. L'hôpital de jour prenait la suite de l'ancienne DPG fondée par Eitingon et Simmel en 1920. Quantité de patients étaient reçus pour des sommes modiques réparties entre les collègues les plus jeunes. 50 % étaient en thérapie courte, particulièrement pour qu'ils soient intégrés dans le plan de remboursement de la Sécurité Sociale d'État. Des thérapies annexes étaient aussi appliquées, exercices respiratoires, musique, auto-hypnose. Il fallait rédiger des rapports pour le remboursement des feuilles de maladie. Le travail de l'hôpital poursuivait deux buts : soigner les patients nécessaires tout en justifiant les prétentions de la psychothérapie à obtenir un statut médical et professionnel. Il y avait nécessité de s'appuyer sur une Weltanschauung cohérente aussi bien pour le patient que pour le thérapeute, ceux qui ne

répondraient pas aux lois de Nuremberg seraient exclus de l'Institut. Ici les juifs étaient visés. Le formulaire de diagnostic mis au point par Kemper en 1943 contenait une concession au régime avec le schéma typologique de Jaensch, qui jouissait de l'approbation officielle, ainsi qu'une question concernant les origines raciales du patient. On insistait sur le caractère incurable des maladies mentales génétiques. L'hôpital devait soigner mais aussi, répétons-le, apporter une preuve vivante de la crédibilité de la psychothérapie sur le plan médical. Les tests menaient à établir quatre catégories : *alien*, résultant d'un traumatisme externe, *border*, résultant de mauvaises habitudes physiques, *layer*, résultant de contraintes quotidiennes affectant différents niveaux du psychisme, et *core*, troubles profonds provenant de défauts de constitution et d'événements de la petite enfance. Il fallait donc éliminer les symptômes névrotiques affaiblissants. La méthode « Happich » faisait appel à des exercices de méditation en marchant dans un champ jusqu'au bord d'une rivière, en allant d'une prairie à une montagne, puis à travers une forêt jusqu'à une chapelle. Agir sur le corps était important, jusqu'à se servir de suggestion, et l'accent était mis sur la prise en compte des conditions concrètes de la vie.

L'utilisation de la « psychologie individuelle » d'Adler fut centrale. Ayant souffert de rachitisme dans son enfance il considérait la déficience physique comme gérant un système de compensation. Ayant rencontré la misère dans l'exercice de la médecine, il était pour une médecine sociale, d'autant plus qu'il s'était marié à Moscou. Son système qui reliait psychologie et éducation était fondé sur la compréhension de l'histoire de chacun, la résolution des problèmes concrets, et était un bien commun, social. Entre réforme scolaire et Conseils d'éducation il devint directeur de la première clinique viennoise consacrée à la psychologie de l'enfant. À partir de 1926, propageant ses idées aux États-Unis, il rencontra un grand succès. En 1930 il était le psy le plus connu en Occident. Sa prophylaxie de l'éducation était un effort pour parvenir à une société idéale.

Les Conseils d'experts de l'Institut Göring pouvaient être consultés pour toute application de la psychothérapie à différents problèmes sociaux. Aide psychothérapique était apportée à des enfants souffrant de difficultés scolaires. Paradoxalement l'Institut put faire envoyer des enfants à la clinique afin de les protéger des Nazis, et, toujours d'après König-Fachsnefeld, l'hôpital traita un certain nombre d'enfants que l'État avait chargés d'espionner leurs parents et qui étaient déchirés par un conflit entre l'obéissance aux autorités et l'amour filial. L'Institut Göring était bien sûr en relation avec les nombreuses organisations, y compris la Jeunesse hitlérienne et la Ligue des jeunes filles allemandes.

Le psychanalyste August Aichorn aidait le Conseil en éducation de l'Institut Göring de Vienne. Göring l'avait en estime et le protégeait. C'est Anna Freud, impressionnée par son travail avec les enfants délinquants, qui avait suggéré à Aichorn de devenir psychanalyste. L'une des raisons pour lesquelles il était resté à Vienne était que son fils était prisonnier à Dachau. Bien que resté freudien, il fut nommé en 1944 membre extraordinaire du nouvel Institut du Reich.

Pour la formation en analyse didactique, les cours théoriques et pratiques prenaient deux ans minimum. Les candidats médecins suivaient des cours de psychologie, philosophie, ethnologie, les profanes étudiaient l'anatomie, la physiologie, la biologie et la psychiatrie. Une

formation permanente était ensuite obligatoire. L'Institut pouvait décider du lieu où s'installerait le psychothérapeute. En plus des médecins et psychothérapeutes de l'Institut, des travailleurs sociaux de toutes sortes furent invités à suivre des formations, sous le titre de « membres extraordinaires ».

Le statut des uns et des autres, l'adjonction ou non d'études de médecines pour les psychologues cliniciens, etc. ne cessa d'être interrogé. En 1939 une relation officielle fut créée entre l'Institut Göring et le Front du travail, qui le subventionna, et l'utilisa pour les problèmes sociaux et industriels, en gros pour éduquer le peuple à se sacrifier héroïquement pour l'État. La classe ouvrière allemande étant considérée par Hitler comme une cause du déclin de l'Allemagne, il mit la main sur les travailleurs par la terreur, par sa phraséologie, et par une abondance de biens de consommation, même lorsque la guerre fut avancée.

De 1936 à 1945 ce fut le DAF (Deutsche arbeitsfront) qui finança l'Institut Göring. Sa réorganisation en 1939 fut liée au DAF et à son nouvel engagement dans la productivité allemande pendant la guerre. La formation de médecins et de psychologues cliniciens dépendit de la Hauptabteilung Ausbildung (Ministère de l'Éducation). Entre 1926 et 1939, le DAF mena campagne pour la productivité industrielle, et la psychothérapie alliée au DAF permit une plus grande efficacité des travailleurs au service des programmes des usines. Manière de mettre en œuvre le « facteur humain », contre le matérialisme, le libéralisme et le marxisme.

L'Institut Göring était en relation avec toute une construction de la force allemande par le DAF pour le bureau de santé, la protection populaire, la formation professionnelle, l'organisation du travail. Dans des Congrès, les psychothérapeutes allemands rencontraient leurs homologues italiens. En 1941 le DAF fonda son propre institut de psychologie du travail. L'Institut Göring créa des tests de personnalité pour le DAF. Le professeur Göring était reconnu pour travailler en contact étroit avec les services officiels. On parlait de psychothérapie et de caractériologie contemporaines, dont toute la population devait profiter.

« Au sein de ce mélange spécifique de violence et de désordre qui caractérisait l'Allemagne nazie, les contacts de l'Institut Göring avec les dirigeants politiques allaient au-delà des simples relations officielles qu'il entretenait avec le Front du Travail, le ministère de l'intérieur et autres institutions. Le fils aîné de Matthias Heinrich Göring s'était enrôlé en 1935 dans les SS comme médecin, et lui-même prétendait que le Reichsführer SS Himmler et le médecin-chef SS Ernst Grawitz avaient manifesté un intérêt tout particulier pour le travail de l'Institut. Il est pratiquement certain que le psychothérapeute Werner Achelis faisait partie du personnel de l'hôpital orthopédique du Waffen SS Karl Gebhardt situé près du camp de concentration de Ravensbrück, au nord de Berlin, Himmler s'y faisait soigner pour des troubles de la digestion d'origine nerveuse. Dans cet hôpital on accordait beaucoup d'importance au traitement psychologique des amputés, et Göring semble y avoir fait des expertises.

En 1939 Göring avait écrit à Himmler pour lui suggérer un sujet de recherche destiné à l'institut de recherche SS Ahnenerbe (« Projet de recherche ancestrale ») sous les auspices duquel le journal SS « Germanien » était publié. Göring proposait : « La forêt et l'arbre dans

l'histoire culturelle et spirituelle de l'Allemagne aryenne », avec pour titre « La forêt et l'arbre dans le rêve », s'inspirant de Jung. Ce projet aurait été financé par le Bureau des Forêts du Reich dirigé par Herman Göring. Eckart von Sydow, ethnologue du groupe freudien de l'Institut Göring et ami de Félix Boehm chercha aussi à avoir des subside de l'Ahnenerbe en 1939 pour aller étudier les indigènes au Nigéria. Il était le seul freudien inscrit au parti, quoique l'un de ses premiers ouvrages ait été mis à l'index par les Nazis. En 1941 il obtint de l'argent pour une recherche sur la sculpture sud-nigérienne, et le fruit de ses travaux reçut l'approbation des services de sécurité SS, le SD, car le maintien du paganisme au sud-Nigéria représentait une garantie pour la sauvegarde de l'art, ce qui coïncidait avec le maintien d'une politique coloniale allemande dans cette région.

Quant à l'homosexualité, sous le III^e Reich, elle était considérée comme un crime, et tombait aussi sous le coup des articles 42 et 51 concernant les malades mentaux, articles utilisés pour éliminer les dégénérés, l'homosexualité étant une preuve d'un égotisme implanté par les juifs et les bolcheviques. Le véritable artiste était celui qui transcendait son homosexualité pour atteindre le fond de sa nature androgyne et la mettre au service de sa race. L'Institut Göring considérant l'homosexualité comme une maladie proposait de la soigner plutôt que de la traiter par avocats et juges, ce qui était le fait de la section criminelle de l'Institut Göring, dirigée par une femme. Des cas d'homosexualité chez les jeunes hitlériennes étaient régulièrement soumis à l'Institut Göring. Existait même une prévention, faite de conseils et de soins médicaux. Les thérapeutes étaient d'accord avec les nazis pour que ce soit un problème important à soigner. Le 15 novembre 1941 Hitler décréta que tout SS homosexuel serait condamné à mort. Les SS embauchèrent un médecin danois, Carl Vaenert, pour implanter des gonades artificielles aux hommes. Mais même les SS envoyaient des hommes incarcérés se faire soigner par l'Institut Göring, les psychothérapeutes étant trop contents de montrer leur compétence. Évidemment l'homosexualité n'allait pas dans le sens du taux de natalité, l'hétérosexualité était un devoir, et la masturbation un gaspillage du précieux sperme « *völkis* ». La solution était d'entrer dans les jeunes hitlériennes, où le corps serait aguerri. Les nazis encourageaient les familles nombreuses, les mères étaient glorifiées, la sécurité sociale couvrait les frais de la lutte contre la stérilité. Un projet de recherche naquit à l'Institut Göring sur la stérilité d'origine psychique, cette activité s'accrut pendant la guerre avec comme spécialiste Werner Kemper, flatté de ce que son livre ait été réclamé par le médecin d'Hitler. En 1942 la psychologue Erika Hantel publia un livre sur les foyers de femme fondés au moyen âge à Liège, comme exemple de préservation des qualités maternelles. Dans une société en guerre, les femmes allemandes étaient à l'usine à employer leurs talents masculins, il fallait donc soigner leur féminité, la cultiver, pour l'avenir de la race. Himmler contacta Erika Hantel pour qu'elle écrive sur le « *Lebensborn* ».

Il se peut qu'à partir de la déroute, l'Institut Göring ait eu à soigner les dirigeants nazis, les thérapeutes eux-mêmes étant pris dans des intrigues sans fin, et des doutes surgirent sur la santé mentale d'Hitler. Déjà en 1938, certains, comme Karl Bonhoeffer, avaient essayé de le faire déclarer fou. Opération qui fut interrompue par les accords de Munich, et l'aval européen de ses actions. À l'automne 39

Jung fut tout de même appelé à Berchtesgaden par les médecins d'Hitler pour un examen psychiatrique. En 1943 Erika Hantel posa sa candidature pour le sanatorium biologique de Berchtesgaden dirigé par un admirateur de Jung, où était pratiquée une médecine naturelle, végétarienne, et allait finir par entrer au service d'Hitler et de ses troubles gastriques. L'aide psychologique apportée à Hitler et aux nazis par l'Institut Göring fut importante dans la guerre psychologique, le traitement des névroses de guerre, la formation des psychologues militaires. L'Institut Göring aidait des *profilers* du ministère de la guerre à exploiter les points faibles de l'ennemi, Union Soviétique, États-Unis, Angleterre, France, Tchécoslovaquie... La France par exemple était raciste, eu égard à Gobineau et de la Rocque... L'Institut Göring créa sur le terrain des postes d'aide psychologique, étudiant l'impact des bombardements sur le moral des peuples. Les termes négatifs étant interdits par les Nazis, par exemple le mot « névrose », il fallait parler de « ruptures fonctionnelles psychogènes ». L'Institut Göring rendait des services de diagnostics à la Wehrmacht et la Luftwaffe, avec expertises sur la lâcheté au front, sur la simulation. On connaît la contribution de Freud sur la simulation aux procès de 1920 sur les névroses de guerre, où on l'avait invité comme expert (on ne simule que ce qu'on est).

Jusqu'à la fin de la guerre des programmes d'études furent distribués à l'Institut Göring, les cours obligatoires y restèrent nombreux, mais en avril 1945, son bâtiment s'écroula. Ce qui ne fut pas la fin de ce qu'il avait mis en place. La psychothérapie sous le IIIe Reich avait obtenu de l'État une reconnaissance *de facto* en tant que profession, ainsi qu'un support financier sans précédent. Bien que l'unité idéologique autour du service de la race n'ait jamais été atteinte, l'intégration à un Institut unique favorisa le développement de la profession après 1945, et l'engagement médical des psychothérapeutes. Un nouvel hôpital de jour fut organisé, avec plan des Assurances Sociales, et reconnaissance de la névrose comme maladie remboursée. En septembre 1949, en RFA naquit la « Société allemande de psychothérapie et de psychologie des profondeurs », avec freudiens, jungiens, néo-analystes, psychologues indépendants, thérapie situationnelle, et toute une liste des psychothérapeutes formés par l'Institut Göring, qui, avec le temps, furent au contraire écartés comme ayant été associés au IIIe Reich. Cependant, les Universités s'étant ouvertes à la psychothérapie, encore récemment une femme membre de l'Institut Göring enseignait à l'Université libre de Berlin.

Ce n'est pas tant d'Histoire de la Psychanalyse qu'il s'agit ici que du destin d'un certain rapport à l'ICS, donc au langage, que l'illusion groupale tend sans cesse à ramener du côté d'une certaine garantie, scientifique, donc du côté d'un déni de l'ICS. Tout le travail de Jacques Lacan semble avoir été la recherche d'un antidote à ce déni, entre autres son utilisation de Gödel, Popper etc., garants d'un indécidable.

Le rappel de la Psychothérapie du IIIe Reich peut être utile comme exemple impressionnant de ce déni, qui reste toujours à pointer, exorciser, réduire, y compris en chacun de nous. Je dis exorciser car il s'agit de *religion* primordiale dans la constitution du parlêtre. Le mythe individuel du névrosé se construit comme une religion, sur une vérité à laquelle croit le moi, sur laquelle il s'arc-boute pour croître. Il veut croire. Pour croître : il s'y « tient », pour tenir. Face à la mort. Faire

bouger cet édifice est très difficile, c'est ce que Freud a résumé par la première phrase de son livre subversif « Moïse et le monothéisme » : « Déposséder un peuple de son héros etc. ». Cette « dépossession » est le but sans but, et la capacité, d'une cure analytique. Statistiquement, la nécessité de cette dépossession est généralement refusée par l'individu, fonction de méconnaissance oblige. L'analysant appartient à la catégorie de l'exception. Entre statistique et exception, le hiatus, l'écart, l'inadmissible. Dans l'exception se tient le sujet comme unique. Dans la statistique se tient l'être comme chose, réifié. La psychanalyse vient à la place d'une exception, elle n'est pas donc pas accueillie à bras ouverts (je vous ai apporté la peste) sauf à la récupérer. Et l'histoire de ce refus commence avec le face-à-face de Freud avec la Médecine (il a trente ans), et va jusqu'au rôle, aujourd'hui, que l'on veut à nouveau faire jouer aux DSM (Diagnostic and Statistic Model of America), avec, au milieu, ce qu'il en fut durant le nazisme, ce qu'en fit - la manipulation - par l'Institut Göring, manipulation dont nous pouvons tirer un grand enseignement. Avec cette phrase majeure, qu'il faut répéter : « Quoique juive la psychanalyse peut être récupérée par nous, c'est bien un juif qui a établi le test sanguin contre la syphilis, cela ne nous empêche pas d'utiliser ce test ». De vouloir « récupérer », l'Institut Göring, ne s'en cache pas. Vouloir, en Allemagne, faire avancer les découvertes de la psychologie et de la psychiatrie sous le nom de « psychanalyse », avec « quelque chose » qui serait aussi « vrai » qu'un taux d'anticorps dans une goutte de sang, c'est bien caractéristique de ce que pouvait représenter le psychisme humain pour ces gens-là, à cette époque déjà marqués par l'idéologie construite par Hitler en 1924 dans « Mein Kampf ». Une petite phrase d'Hitler est à ce propos très emblématique. Parlant d'Eva Braun, il déclara : « Comme il est agréable de former une jeune personne ».

Du déni de la place de l'autre, Hitler est l'exemple presque absolu, avec son « c'est moi qui sais », jusqu'à une fonction démiurgique. Ses cris, vociférations étaient bien la partition parfaite d'une Voix du Père Tyrannique, père abusif, père violent, violeur permanent, cris comme rappels de sa toute-puissance : vous m'appartenez, vous n'êtes rien sans moi, et même moi je ne m'appartiens pas, j'appartiens à la Cause, qui est de rétablir Notre Religion ancestrale, d'avant le judaïsme, d'avant la Loi : un paganisme, destiné à réparer les effets frustrants d'un Traité. Voix du père tyrannique qui se confond avec une voix de Grande Mère, Guéméter, Nature, sorte de matriarcat dont la Nature aurait été la Mère symbolique et lui Hitler le servant, une sorte d'Athis pour Cybèle. Explicitement, dans un discours il offrit aux masses de prendre son corps s'il échouait. C'est avec cette langue hachée, aux consonnes affirmées, roulées, propres à *fasciner*, entraîner, une horde, derrière soi, une langue « pré-syllabique », une langue primordiale, qu'Hitler a « inventé » quelque chose, un pouvoir. Mise en mélodie de Lachose, avec répons des milliers de bouches comme des trous sous les trous des yeux aveugles : « Heil Hitler ».

L'analyse de Jung devant Knickerbocker en octobre 1938 est incontournable, comme développements délirants, mais qui font bien écho au délire du « chamane » en question. Sur l'identification d'Hitler avec l'Allemagne, et réciproquement, par exemple, et dans son discours sur les catégories de populations plus ou moins chanceuses ou endormies. La mission d'Hitler est nommément d'unifier son peuple

et de l'emmener vers la terre Promise, en détruisant les autres religions que la sienne. Ce n'est pas vraiment le Messie mais un prophète au sens de l'ancien Testament, qui est de réunir son peuple pour l'emmener vers une Terre Promise. Jung pense que le combat contre le christianisme va se poursuivre car les Nazis veulent lui substituer une nouvelle foi. Knickerbocker demande si l'hitlérisme peut devenir la religion définitive de l'Allemagne, à l'instar du mahométisme. Jung répond que c'est hautement possible, et que la comparaison est bonne, le mahométisme étant réaliste, promettant un maximum de récompenses dans cette vie, mais aussi dans un Valhalla. Bonne aussi eu égard aux vertus de l'épée. Hitler veut un peuple puissant, par le muscle et par l'épée.

Il ne s'agit pas d'une spiritualité au sens actuel, ce serait plutôt un christianisme primitif, qui voulait un pouvoir aussi bien temporel que spirituel, dit Jung. Le caractère religieux de l'hitlérisme est démontré par le fait que les communautés allemandes à travers le monde, loin du pouvoir politique à Berlin, ont adopté l'hitlérisme, au Chili par exemple.

- Je suis surpris que vous ne parliez pas des pères et mères des dictateurs

- Les dictateurs ne sont pas soumis aux conflits parentaux habituels, la loi qui les gouverne est : celui qui a été persécuté persécute. Mussolini est arrivé dans un chaos, et la peur du bolchevisme. Hitler est venu dans la crise économique. Hitler et Mussolini ont reçu leur pouvoir de la classe moyenne inférieure. Et Staline au moment de la mort de Lénine, où le pays était dans l'incertitude. Et les Allemands sont impressionnables, déséquilibrés, d'identité fragile. Ils voudraient s'habiller comme des Anglais, par exemple. Mais pas Hitler, répond Knickerbocker, lui, on ne peut pas l'accuser de ça. Précisément, dit Jung, lui, il dit aux Allemands : maintenant, vous devez commencer à être des Allemands !

Et Jung de répéter qu'Hitler est un medecine-man, un demi-dieu, un mythe. Mais quelque chose de froid, une marionnette, un automate, avec un masque, un robot. Mussolini, lui, était comme un enfant le jour où il a vu le pas de l'oie pour la première fois. Jung était près d'eux ce jour-là, dans les tribunes, et Mussolini riait, et tapait dans ses mains, « comme un enfant au cirque », et il allait instaurer le pas de l'oie en Italie, sûrement pour des raisons esthétiques, dit Jung. Aucun signe humain de la part d'Hitler durant ce défilé. Juste un projet à mettre en œuvre. Comme s'il était le double d'une personne réelle, ou plutôt que la personne réelle, à l'intérieur, se gardait bien de perturber le mécanisme. Jung ne pouvait pas s'empêcher d'aimer Mussolini, parce qu'il était un être humain. Tandis qu'avec Hitler « vous étiez effrayés ». Vous saviez que vous ne pouviez pas lui parler, car « il n'y a personne, ce n'est pas un homme, mais un collectif. Ce n'est pas un individu, c'est une nation. Je sais de source sûre qu'il n'a aucun ami. Mussolini pourrait se trouver un successeur. Pas Hitler. Il ne peut pas se marier. S'il se mariait, il cesserait d'être Hitler. Sa seule passion c'est l'Allemagne ».

Et cela continue sur des pages, c'est la plus longue interview que Jung ait jamais donnée, et qui a paru dans un journal, en janvier de l'année suivante. Elle s'intitule « Diagnosing the dictators ».

Un autre carrefour est le fait que la « Psychologie des Masses » de Gustave Le Bon (au fondement du travail de Freud sur la

Massenpsychology), ait été l'un des livres importants aux yeux d'Hitler. Nous sommes comme toujours dans une arborescence d'associations, pour le meilleur et pour le pire, comme dans ce rapport – qui est mon sujet – rapport entre l'artiste qui va puiser dans les zones archaïques, Nietzsche, Paul Klee, le Artaud de « kidikoi », et tant d'autres, pour une certaine vérité du Sujet dans l'art... et Hitler. Ne se voulait-il pas artiste, non comme peintre – encore que son ami Hanisch ait vendu beaucoup de ses œuvres pour le faire vivre dans les années viennoises, mais comme Néron, celui de l'incendie de Rome « quel artiste meurt en moi », cette fois dans l'incendie du Reichstag...

Ce que Jung fait très bien c'est de montrer que le but d'Hitler est de donner à son peuple, en prophète archaïque, un nom, une unité, un empire, en formatant leur cerveau, comme il (Hitler) le dit lui-même. Il ne s'en cache pas. Et à propos d'Eva Braun : « former une jeune personne ». Former. Former l'autre. Et c'est justement ce formatage que va tenter l'Institut Göring au nom de la psychanalyse.

Après la guerre, Ezra Pound reçoit un prix, mais, accusé de collaboration avec Mussolini pendant la guerre, est interné comme fou. Intéressant qu'il ait participé à un mouvement appelé « vorticisme ». Quant à Jung, la Bollingen Foundation qui s'est intéressée à lui s'avise qu'il est un Nazi et un antisémite, pour avoir participé à une conspiration visant un « nouvel autoritarisme ». Alors, en Suisse, l'une de ses disciples, Carol Bauman déclare qu'il est temps qu'il s'exprime, en 1949 Knickerbocker retourne l'interviewer, après lui avoir envoyé des textes qui le condamnent. Jung commence par dire que ça ne sert à rien, que la vérité n'intéresse pas les gens, qu'ils veulent rester dans le malentendu. Il répond qu'il n'a jamais été sympathisant nazi ni antisémite, qu'il a simplement décrit l'inconscient juif et l'inconscient aryen comme il l'a fait pour les Américains, les Anglais, les Français, les Italiens, et que c'était pour aider le peuple juif. Apparemment il ne se rend pas compte de la portée de ce qu'il a dit des juifs, qu'étant nomades, ils n'ont pas, et n'auront jamais, de culture à eux, qu'ils ont besoin de la culture des peuples qui les accueillent, comme le lierre, dit-il ailleurs (plante parasite ?) etc. En 1936 il avait écrit que le nouvel ordre hitlérien en Allemagne était le seul espoir de l'Europe. Tout en n'admirant pas Hitler. Mais qu'avant qu'on puisse voir son côté diabolique, il avait fait des réformes positives. Quel chaos. Des amis juifs l'ont défendu, ainsi que des disciples juifs. Ensuite il explique qu'il a essayé de défendre la psychanalyse à travers l'Institut Göring et que sa position est devenue intenable car ils se sont servis de son nom. Rapport à l'Institution : très compliqué. Comment ne pas s'y perdre ? Car :

«... la tendance à la mort, qui spécifie le psychisme de l'homme, s'explique de façon satisfaisante par la conception que nous développons ici, à savoir que le complexe, unité fonctionnelle de ce psychisme, ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions... », comme dit Lacan dans l'article sur la famille, est vérifiable à chaque instant.

Et, conséquemment : « Dire ce qu'il y a, ça ne vous dit rien, chers petits de la salle de garde, sans doute dite ainsi de ce qu'elle se garde bien de contrarier le patronat où elle aspire (et quel qu'il soit). Dire ce qu'il y a, pendant longtemps ça vous haussa son homme jusqu'à cette profession qui ne vous hante plus que de son vide ; le médecin qui dans tous les âges et sur toute la surface du globe, sur ce qu'il y a, se prononce. Mais c'est encore à partir de ceci que ce qu'il y a, n'a d'inté-

rêt qu'à devoir être conjuré. Au point où l'histoire a réduit cette fonction sacrée, je comprends votre malaise. Pas même possible pour vous, le temps n'y étant plus, de jouer au philosophe qui fut la mue dernière où, de faire la valetaille des empereurs et des princes, les médecins se survécurent (lisez Fernel). Sachez pourtant, quoique l'analyse soit d'un autre sigle - mais qu'elle vous tente, ça se comprend - ce dont je témoigne d'abord. Je le dis, de ce que ce soit démontré sans exception de ceux que j'ai appelés mes « dandys » : il n'y a pas le moindre accès au dire de Freud qui ne soit forclos - et sans retour dans ce cas - par le choix de tel analyste. C'est qu'il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire, et que Freud, faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste, le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement. Ce que tous mes écrits démontrent. (L'Étourdit).